



PARVINE CURIE, DES COFFRES-CORPS PERCÉS SUR L'INCONNU

Dans l'expectative de la réception finale des travaux après quatre ans de fermeture du musée d'Art moderne, et de l'acte I de l'ouverture au public de la nouvelle salle des collections impressionnistes, Parvine Curie est de retour à Troyes pour inaugurer l'espace d'exposition temporaire par la sobriété de ses pièces massives, lisses et noires, qui participent d'un pan de la sculpture post-moderne trop peu montré et dont elle est l'ultime représentante vivante.

PAR LAURENCE D'IST

Pour les commissaires Juliette Faivre-Preda, conservatrice du musée, et Scarlett Reliquet, responsable de la programmation culturelle et scientifique des musées d'Orsay et de l'Orangerie, Parvine Curie témoigne d'un parcours à l'aune de celui du musée. En effet, née en 1936 à Nancy mais ayant grandi à Troyes, l'artiste souligne dans les entretiens menés par Scarlett Reliquet l'importance visuelle qu'exerça la ville sur le développement de ses formes sculpturales. C'est aussi ce lien natif qui lui fait remporter le concours du 1 % pour la porte d'entrée du musée d'Art moderne, inauguré en 1982 pour accueillir l'importante donation de Pierre et Denise Lévy dans l'ancien palais épiscopal. Se présentant en deux battants tel un bouclier-monument protégeant les lieux, Parvine Curie exécute ce bas-relief en bois, à la fois sobre et secret. Les empattements autour du grand « M » central évoquent les pans de bois des colombages qui rythment l'architecture préservée de la cité du XVI^e siècle.

Une vie pour la sculpture

Autodidacte, Parvine Curie ne vit que pour la sculpture, à travers elle et entourée de sculpteurs. Elle a 22 ans quand elle cesse son activité de guide culturel à Barcelone pour investir l'atelier de la Casa de les Punxes que lui octroie

Parvine Curie.
Grand Personnage Burkha.
2005, bronze.
Musée d'Art moderne, Troyes – don de l'artiste, 2021.

Parvine Curie, un monde sculpté

Musée d'Art moderne, Troyes

Du 24 juin 2023 au 15 janvier 2024

Commissaires : Juliette Faivre-Preda et Scarlett Reliquet

son premier mari, le sculpteur catalan Marcel Marti (1925-2010). À ses débuts, elle utilise le fer, le bronze et l'aluminium découpés qu'elle assemble en œuvres martelées et rivetées, avant de modeler des sculptures plus massives et structurées – *Couple, Matrice, Cosmos* (1966). En 1970, elle occupe un atelier à la Cité des arts de Paris et participe pour la première fois au Salon de la Jeune Sculpture à l'Orangerie du jardin du Luxembourg – fondé en 1948 par les écrivains d'art Denys Chevalier et Pierre Descargues, entourés de sculpteurs parmi lesquels Émile Gilioli et Germaine Richier –, qui réunit jusqu'en 1990 plusieurs centaines d'artistes chaque année. *Première Mère* y impressionne le sculpteur François Stahly (1911-2006), membre du comité du Salon, qui y voit une affinité avec son propre travail de l'époque. Invitée par le couple François et Claude Stahly à travailler avec eux dans l'atelier du Haut-du-Crestet dans le Vaucluse, lieu de création collective et d'intégration de l'art à la nature, elle apprend les bases du métier de la taille du bois et de la pierre. Cette rencontre l'introduit dans le cercle de la Nouvelle École de Paris : Étienne-Martin, Jean Le Moal, Alicia Penalba et les autres. Divorcée d'avec Martel, elle se remarie avec Stahly quelques années après le décès de son épouse en 1973.

L'exposition se présente autour des trois grands

axes de sa sculpture : Architectures, *Mères* et *Déséquilibres*. Dans la première salle, les dômes, colonnes et clochers se nourrissent des formes architecturales de l'Espagne, puis rapidement des pays qu'elle visite. Voyageant au Portugal, de la Grèce à l'Asie en passant par l'Inde, les Amériques du Nord et du Sud, elle est attirée par les cultures ancestrales et le patrimoine sacré et se ressourcent auprès des grands espaces propices à la méditation. Elle traduit son ressenti dans des structures essentielles qui atteignent la plénitude en réponse au mystère du pourquoi du comment. Car ses sculptures sont des repères traversés par les événements marquants de sa vie, la salle des *Mères* évoque la maternité après la naissance de son fils David. Sculptures s'articulant autour de modèles protecteurs où la non-figuration apparaît, la dynamique des éléments y rappelle des corps qui couvent et accompagnent – dont se remémorera Pierre Huyghe comme un jalon de sa propre vocation, exhumant *Mère Anatolica*, sculpture publique placée en 1975 dans la cour de son collège d'alors à Chevreuse, pour sa

rétrospective au Centre Pompidou en 2013. Puis, dans la salle des *Déséquilibres*, elle les associe en saynètes et en figures en pied dans une imbrication dynamique et synthétique du noir et du blanc, où l'on devine le montage d'apparente simplicité mais complexe comme chez le sculpteur suisse Robert Müller. Les compositions rappellent le bois exotique, la végétation et les luttes de la nature avec les éléments. Les œuvres fléchissent sans rompre ; la légèreté et l'éclosion bataillent pour la vie contre la mort.

Un « désir d'échapper »

Parvine Curie modèle les matériaux avec ses sens. En façonnant des constructions concentrées sur leur densité, elle insuffle une mobilité aux matières qui s'imbriquent et qui semblent osciller imperceptiblement, à l'instar du phasme sur la branche (*Grand Labyrinthe blanc*, 2013-14). Les fentes se dotent d'un regard en cadrant les vides et la géométrie du langage s'articule comme des corps en mouvement. Cette mobilité





se précise et s'humanise au fur et à mesure du temps jusqu'à la sculpture du *Coléoptère* (2015) installée de manière pérenne sur la pelouse du nouveau jardin public de sculptures du musée. Une œuvre d'une étonnante jeunesse, libre et amusante, où la fantaisie de la nature instruit les éléments assemblés. L'architecture de son œuvre [dans *Temple-eau* et *Chapelle-lumière*, 1987 ou *Campanile-roman*, 1990] s'incarne alors davantage dans le règne organique né de l'observation anthropomorphique d'une racine de ficus... Depuis l'obtention du prix Bourdelle en 1979, synonyme pour elle de reconnaissance, Parvine Curie suit une voie personnelle au sein de la sculpture contemporaine de la Nouvelle École de Paris, notamment des sculpteurs réunis par Stahly à Meudon où elle vit toujours et qui constitue le fonds moderne du Musée d'art et

d'histoire de la ville et de son jardin. Aussi, la nouvelle donation faite au musée de Troyes dans le cadre de son exposition offre l'occasion de se confronter à son long parcours. Si comme elle d'autres développent une sculpture bâtie et architecturée (*Demeures* chez Étienne-Martin, *Totem* chez Juana Muller ou *Troglodyte* chez Jean Adamo), Curie réunit la rigueur et le geste, la masse et la lumière dans ses volumes stylisés. Le fameux pan de bois initiateur de son langage s'apparente à un coup de pinceau calligraphique en trois dimensions qui s'ancrerait dans – et encrerait – l'espace. Inspirée par l'architecture sacrée, Parvine Curie modèle des coffres-corps percés sur l'inconnu ; des ouvertures pour accueillir la pensée ; car la matérialité, semble nous rappeler l'artiste, n'a de qualité que par sa dimension spirituelle. ■